

# Musiciens sur la sellette : Rossini, "Si j'avais voulu..."

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **13 (1983)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Gioacchino Rossini  
(Editions Ackermann  
Munich)



## Rossini, «Si j'avais voulu...»

Dans les années 1820, Rossini avait barre sur tous les théâtres d'Europe. Il écrivait au courant de la plume des opéras bouffes, où se bouscuaient des personnages pétris d'esprit, allumés de rires et de colères. La musique elle-même, plus rapide que jamais, prenait part aux disputes, drôle et diablement bien écrite.

Rossini tenait en mains le public, les imprésarios, les directeurs de théâtres. Et il était ficelé à son tour par le public, les imprésarios et les directeurs de théâtres. On lui demandait, non de se renouveler, mais de se recommencer. Il acceptait.

À Paris, où il devait venir s'établir, appelé à diriger — plutôt mal — le Théâtre des Italiens, nommé inspecteur général du chant en France et «premier compositeur du roi», à Paris il faisait salles comblées. Berlioz faisait salles vides. Les applaudissements qui enflétraient l'un empêchaient l'autre de dormir. Il y avait aussi le Conservatoire, qui protestait, aphone... Et tous les compositeurs au petit pied qui trépignaient. Ils avaient pourtant subi leur crise rossinienne. Ils en étaient ressortis améliorés mais amers: Hérold l'élégiaque, Auber le sage, Halévy le méthodique. Quand Rossini avait opté pour ce Paris qui le chérissait mais cherchait à mordre, il ignorait que les événements politiques et sociaux allaient précipiter sa chute. Le siècle qui avait inventé les barricades allait découvrir le parapluie.

En outre un astre montait, déjà mort, mais de taille: Meyerbeer. Lui aussi, après la confection de quelques opéras allemands, avait appris à écrire dans l'ombre de Rossini, d'où ses opéras italiens, avant que de fabriquer ses

opéras français. Meyerbeer, sans langue maternelle, sans racines, récapitulait — dans le désordre — tous les styles de son époque. Ce fut ainsi qu'il bouscula, dans une précipitation non masquée vers la gloire, l'empire de Rossini. Le public se détourna des «roucoulades» de l'Italien pour s'efforcer d'absorber la musique du nouveau venu, construite en dur, à partir de recettes infailibles. Rossini qui, au temps de sa gloire, se permettait de se railler lui-même (ce qui n'était pas au goût de tout le monde...), n'eut même plus ce souci.

Quand il posa la plume, il avait trente-neuf ans. Il devait vivre jusqu'à soixante-seize ans. Rentier, il se porta spectateur désabusé des «progrès» de la musique. On lui avait retiré des doigts ses feux d'artifices. Ses pétards étaient mouillés. Son public avait fondu.

Cette désaffection soudaine du public allait frapper plus d'un compositeur. En ce qui concerne Rossini, il était jeune, couvert d'argent et non dépourvu de paresse. Il paresse... Il devait néanmoins conserver des contacts avec les milieux d'artistes, de virtuoses. Dans sa villa de Passy se pressait le beau monde. On attendait de lui, outre sa cuisine renommée, quelques railleries... au sujet des autres à présent!

On ignore la part de feinte et la part de courage de cette attitude, la part de pitié et celle du désespoir. Il est des lettres de sa main où le noir l'emporte... Les quelques bluettes qu'il ne put s'empêcher d'écrire pendant ce temps mort semblent vous murmurer à l'oreille: «Voyez! Si j'avais voulu...» Mais ce qu'il était capable de donner était irrecevable. Beethoven, à qui Rossini avait rendu visite à Vienne, en

1822, et qui s'était régalé à la lecture du «Barbier de Séville», lui avait dit: *Ne cherchez jamais à faire autre chose que de l'opéra bouffe; ce serait forcer votre destinée que de vouloir réussir dans un autre genre.*

Après 1830, Rossini, conscient de ses limites, se tut, en proie non à la jalousie — un paresseux est rarement jaloux — mais à un grand regret inexprimé. Il donna tout de même, vingt-cinq ans après son vigoureux «Stabat Mater», sa «Petite Messe solennelle»: quelle prise de conscience du goût nouveau, de l'émotion qui avait pénétré la musique romantique. Ecoutez son «Crucifixus»! Trop tard.

Rossini mort et enterré, on songea, en 1892, à marquer le centième anniversaire de sa naissance. L'Opéra monta «Guillaume Tell», avec les meilleurs artistes d'alors, avec, au troisième acte, les deux danseuses étoiles de la Maison. Coup d'éclat. Pendant ce temps et sans remémoration particulière, l'Opéra-comique continuait de jouer «Le Barbier de Séville».

Curieux anniversaire que cette occasion pour Adolphe Jullien, critique aussi craint qu'écouté, de lancer ses banderilles!... *il (Rossini) n'a pas plutôt exposé un chant de quelques mesures qu'il le brode à perte de vue et le rend absolument pareil à tous les autres. Il n'est rôle ni scène qui tiennent contre une pareille débauche de roulades.*

N'en déplaise à Monsieur Jullien, nous savons, dans un opéra mineur, «L'occasione fa il ladro», certaine colère de jeune femme prise entre le rire et le chagrin. Visage délicieux issu des «Noces de Figaro»! Profil d'un soir, dessiné de main de maître: «Si j'avais voulu...»

P.-Ph. C.